



Étrabonne. Sainte Famille..

le Compère. Le plus curieux dans cette affaire est que le premier impresario de la Crèche, Landryot, est aussi un authentique Bousbot. Enfin le 3^e acte de la Crèche, le sermon, se passe à la Madeleine. Le quartier de Battant achève ainsi de donner une couleur locale bien caractéristique à la Crèche Bisontine. Mais alors, Battant ne serait-il pas son lieu de naissance ? C'est bien possible. D'ailleurs ce sympathique et populaire quartier a toujours abrité des Crèches concurrentes les unes des autres, Crèches dites Orientales, Italiennes, elles renaissent chaque année dans un fond de cour, un cellier, une remise plus ou moins ornée et installée un peu au hasard. Je me souviens que la dernière fut jouée dans une salle de café, en face de la fontaine de la place Bacchus. On commençait par un prologue d'ombres chinoises : la Tentation de saint Antoine. Cela remonte à 1890. Puis le quartier de Battant, infidèle à sa vocation, se laissa découronner d'un de ses attributs bien personnels.



La Crèche ne se joue plus que dans le quartier le plus central de Besançon. Des réalisations plus artistiques, mais à coup sûr moins populaires furent le résultat de cette émigration. Il faut saluer le souvenir de celles que réalisèrent Franceschi, puis l'Union Artistique, qui furent les plus brillantes. En 1928, les marionnettes disparurent de l'horizon bisontin, mais la Crèche subsiste toujours. Mais elle n'est plus donnée qu'en personnages, ce qui en limite la représentation aux deux premiers actes. Il est en effet impossible de donner ainsi le 3^e acte, le Sermon, et encore moins le 4^e, la Procession générale. Toutefois sa partie musicale a puisé un nouvel éclat dans l'harmonisation qui en a été faite par le Chanoine Blanc, Maître de Chapelle de la cathédrale et l'exécution, confiée sous sa direction aux Petits Chanteurs du Grand Saint-Jean. Puisse cette nouvelle auréole conduire notre Crèche à son prochain deuxième centenaire et Barbizier notre héros national à une longue survie dans le Ciel des Marionnettes.

DOUZE CONTES

Recueillis à Lantenne-Vertière, par VALIDAIN

I. La Fileuse

Une jeune fille qui ne voulait pas filer. Puis alors ses parents, pour la punir, ils lui écrasèrent les doigts. Son père l'avait menée sur les bords de la fontaine, c'était sûrement la fontaine de Vertière, il lui avait mis les mains sur la bordure puis il tapait, il tapait. Puis elle pleurait.

Passe une fée, puis elle a entendu qu'elle pleurait. Puis il a passé un beau monsieur qu'on savait pas où il allait, puis ma foi il lui dit :

« Mais, monsieur, qu'est-ce que vous faites ? »

— Ah ! monsieur, ne m'en parlez pas. J'ai ici une jeune fille, elle en file, elle en file ; elle abîme ses

draps pour avoir le plaisir de les refiler. (Pensez voir si c'était une bonne ouvrière!) Je lui abîme les doigts pour qu'elle ne puisse plus faire comme ça.

— Oh! monsieur, qu'il lui dit, donnez-la-moi donc, nous qui avons tant à filer!

— Oh bien! si vous voulez », dit le père.

Puis quand il l'a emmenée, il l'a emmenée dans son château, dans une chambre, il lui a montré du travail; il y en avait, il y en avait. Il lui a dit :

« Voilà. Seulement vous avez le temps voulu pour faire ça, vous n'êtes pas condamnée à rester toujours en chambre, vous sortirez de temps en temps. »

Le premier jour elle a pleuré, ma foi elle a pleuré. Elle en avait tant à faire!

Il avait sûrement un bois alentour du château. Une fée les avait entendus près de la fontaine... Et puis, quand elle est sortie se promener un petit temps prendre l'air, que la fée s'est approchée d'elle, elle lui a demandé qu'est-ce qu'elle avait qu'elle pleurait. Elle lui a raconté que ses parents l'avaient donnée à un jeune homme pour filer, puis qu'il lui avait dit :

« Quand vous aurez tout filé ça, eh bien! nous nous marierons les deux. »

Et qu'elle ne savait pas filer. Elle lui raconte tout comme ça s'était passé.

« Vous y tenez donc tant que ça ?

— Oh! pensez donc! qu'elle lui dit.

— Eh bien! si vous voulez me promettre quelque chose, je vous filerai tout, je vous donnerai une baguette et vous direz... ma foi je n'sais plus quoi.

— Eh bien! dites-moi ce que vous voudrez. »

Alors, eh bien! voilà ce qu'elle lui dit :

« J'm'appelle Tirlemiteon Tirlemiteine. Quand vous serez mariée, votre premier bébé, si vous ne vous rappelez pas de mon nom, vous me le donnerez; si vous vous en rappelez, vous ne me le donnerez pas. »

Et voilà qu'elle lui a promis.

La fée est partie de son côté, elle du sien, avec sa baguette. Ma foi, vous pensez comment l'ouvrage marchait. Elle a pas osé faire tout l'ouvrage d'un jour, elle a mis plusieurs jours pour qu'il soit pas trop surpris. Puis quand elle a jugé qu'il avait à peu près assez de temps, elle lui a montré : tout l'ouvrage était fait.

« En effet, c'est fait et très bien fait; eh bien! nous nous marierons. »

Puis alors ils se sont mariés, puis un an après il ont eu un petit bébé. C'est que c'était pas le tout; le pauvre petit ne savait pas la disgrâce qui lui arriverait. La jeune femme, dans son bonheur, elle avait complètement tout oublié. Le jeune homme dit :

« C'est bien, on va le baptiser. »

Il voulait faire des belles fêtes, des belles réjouissances, et aller trouver le parrain. Pour y aller il fallait qu'il passe dans un bois où restait la fée. Tout d'un coup, voilà qu'on disait (dans le bois) :

« J'm'appelle Tirlemiteon, Tirlemiteine, Si la dame du château ne s'appelle plus d' mon nom



Étrabonne. Un Roi Mage.

J'aurai son p'tit poupon.

J'm'appelle Tirlemiteon Tirlemiteine,
Si la dame du château ne s'appelle plus d' mon nom

J'aurai son p'tit poupon.

Si elle s'en rappelle je n' l'aurai pas. »

Quand il a entendu que c'était de lui qu'on parlait, il se retourne, il s'en revient au château, puis il dit à sa dame : « Savez-vous le nom de la fée qui était dans le bois ? »

Elle s'en rappelait plus du tout. Alors tout lui est revenu, puis elle s'est mise à pleurer. Puis son mari lui dit :

« Eh bien ! ne pleurez pas. »

Il lui raconte comment il avait entendu dans le bois (le nom de la fée). Alors elle dit :

« Ah bon ! nous sommes sauvés. »

Puis voilà que la fée, elle l'a su (la naissance de l'enfant), elle s'en est venue, puis elle a demandé (si la dame du château savait son nom). La jeune femme, du premier coup elle ne lui a pas dit. Elle riait déjà, la fée, elle était contente.

Puis elle lui a dit.

Ah ! ma foi, quand elle a vu que c'était vrai, qu'elle se rappelait de son nom, elle s'en est allée, elle n'était pas contente.

Les contes n° 1, 2, 3, 5, 6, 8, 9, 10, 12 sont notés d'après Julie Sugny, le conte n° 4 d'après René Terrier, le conte n° 7 d'après Charles Pépin, le n° 11 d'après Francis Robinet, d'Etrabonne, ce dernier, mort il y a quelques années. Les autres témoins sont encore vivants. Les contes sont notés comme on nous les a dit, sans la moindre modification.

Les commentaires sont extraits de très abondantes notes aimablement communiquées par le grand spécialiste des Contes français, M. Paul Delarue.

Il ne faut pas ignorer que la plupart de nos contes sont connus et racontés dans l'Europe entière sinon dans le monde entier. Il était précieux d'en numérotter les divers types d'histoires ; c'est ce qu'a fait le savant finlandais Aarne. C'est ainsi que notre conte de la Fileuse est une bonne version du conte type n° 500, « le nom de l'aidant », de la classification d'Aarne-Thompson. Cette façon de numérotter permet des comparaisons. Il y a une vingtaine de versions françaises recensées jusqu'à présent par M. Delarue. Citons-en deux qui se rapprochent de la nôtre.

a) LE PETIT HOMME ROUGE (recueilli en Lorraine, à Hattigny)

Un maître prend une bonne fileuse qu'on lui a signalée et lui donne à filer une chambre pleine de chanvre. Elle pleure. Un homme rouge paraît et file moyennant un déjeuner. Le deuxième jour, le maître lui donne une chambre pleine d'étoupes. L'homme rouge lui dit que si tout est filé elle épousera le fils du roi ; il l'aidera, si elle lui promet son premier enfant. Elle épouse le fils du roi, a un enfant que le petit homme rouge vient chercher. Mais il le lui rendra si elle devine son nom. Le fils

du roi revient de la chasse, il rapporte avoir entendu quelqu'un qui disait : « Je m'appelle Fanfimois, si la belle savait mon nom, je n'aurais pas son petit poupon. » Elle le dit en trois fois (et retrouve son enfant). (Zéligzon-Thiriat : Textes patois recueillis en Lorraine. Metz, 1912, p. 71.)

b) FURTIN-FURTON (Marie de Belz : « La Clef des Champs » 1872)

Une femme corrige sa fille, trop paresseuse, laissant toujours son ouvrage. Un seigneur passe, se renseigne, l'emmène, disant qu'il la rendra la meilleure fileuse du pays. Il la met dans une grande chambre remplie de filasse qu'elle devra filer dans un an, sinon malheur à elle ! Elle pleure plusieurs mois sans travailler... Il ne lui reste plus que deux mois. Paraît un petit homme, Furtin-Furton, qui lui donne une baguette qui fait le travail, mais elle devra la lui rendre en deux mois en disant : « Furtin-Furton, voilà ta baguette ».

La fille va vite, finit son ouvrage. Mais elle oublie un jour de se rappeler le nom du petit homme et ensuite ne le retrouve plus. La veille du jour fixé, le seigneur entre, il est content, il demande à la fille pourquoi elle est triste. Pour l'égayer, il lui raconte qu'il a vu une ronde de nains chantant :

La belle ne sait plus mon nom, Furtin-Furton (bis).

et un nain qui semblait le chef, répétait :

La belle ne sait plus mon nom, Furtin-Furton.

La fille, heureuse, répète le nom toute la nuit et, au matin, quand le nain paraît, elle le lui dit.

Dans la version de Lantenne, il s'agit d'une fée, ici d'un nain ou d'un homme rouge. Dans la plupart des contes français, c'est le diable qui intervient. Notre version a conservé du conte de Lorraine l'enfant promis en paiement et la petite formule ; du conte suivant, la paresse et l'ignorance de la fille et la baguette magique.

Le nom de la fée, Tirlémiton-Tirlémiteine, est inventé à plaisir. Cependant, il n'est pas ignoré tout à fait de nos patois. Félix Boillot (français régional de la Grand-Combe, p. 220) cite Miton-Mitaine, avec le sens : ni bien ni mal. Dans le folklore des Hautes-Vosges, de Sauvée, on trouve cette formulette de jeux de la veillée, que je cite en français :

Je vous vends Miton-Mitaine

Qui a la barbe si vilaine

Que les poux courent dessus par douzaines. (p. 313).

La version recueillie par Edgard Coulon, à Faymont (pays de Montbéliard) est sensiblement différente de la nôtre et de celles que nous citons.

2. Bourrique Marron

Le bonhomme qu'était allé avec son garçon.

Dans ce temps il y avait des fées, des gens qui faisaient tout ce qu'ils voulaient avec leur bâton. Puis cet homme lui avait rendu service. En récompense elle leur avait donné un âne, une bourrique quoi.

Il habitait un peu loin de chez eux, fallait coucher pour s'en revenir. Puis en s'en r'venant ils ont couché dans une auberge. C'étaient des gens simples, naïfs. Ils disent à l'hôtelier :

« Vous aurez toujours soin de ne pas dire à notre âne trois fois : Bourrique marron. »

Il ne lui aurait pas dit, il ne voulait pas le faire !

Pensez voir s'il n'ont pas été sitôt couchés, voilà qu'il s'en vient à l'écurie. « Pourquoi qu'il m'ont dit de ne pas dire ça ? Essayons voir ! »

Voilà qu'il dit trois fois :

« Bourrique marron, bourrique marron, bourrique marron. »

Ma foi, voilà la bête qui s'est mise à faire des écus, puis j'f'en amène, puis j'f'en amène.

Voilà, ils ont travaillé comme ça jusqu'au matin.

Pensez voir s'ils étaient contents.

I sont allés chercher un autre bourricot qu'ils ont mis à la place de celui-là, puis ils ont gardé celui à qui on disait trois fois : Bourrique marron.

Puis les autres qui ne se doutaient de rien, les voilà partis avec leur âne. I rentrent chez eux, puis i disent à leur femme :

« Ben ce coup-ci, femme, nous sommes riches, nous n'aurons plus besoin de travailler. »

Puis alors on va à l'écurie, puis i lui disent trois fois : Bourrique marron.

Pensez voir, i n'a pas bougé ; ils ont eu beau faire, i n'ont réussi qu'à attraper des coups de pied de l'âne à force de l'ennuyer.

Puis alors i sont retournés près du bonhomme qui leur avait donné ; ils ont reconduit la bourrique. Puis, lui, tout de suite il a vu ce qui était arrivé.

« Et vous ne vous êtes pas arrêtés en chemin en vous en revenant ? »

Ils ont été obligés de dire que oui, qu'ils avaient couché...